

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Maurice Henrie, Gaston Théberge, Robert Gagnon

Hugues Corriveau

Numéro 128, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36792ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2007). Compte rendu de [Maurice Henrie, Gaston Théberge, Robert Gagnon]. *Lettres québécoises*, (128), 18–19.

☆☆ 1/2

Maurice Henrie, *Le chuchotement des étoiles*, Sudbury, Prise de parole, 2007, 176 p., 20 \$.

Perdus dans le COSMOS

Ou comment aller faire ses courses entre Mars et Bételgeuse.

Maurice Henrie est un auteur qui sait écrire et qui le fait bien. Pourtant, son plus récent roman, *Le chuchotement des étoiles*, n'est pas une réussite. Non pas que le livre soit mauvais, bien au contraire. S'il y a malaise, il serait plutôt dû à l'idée assez biscornue qui en soutient le propos. À vouloir chasser deux lièvres à la fois, il arrive trop souvent qu'on les rate tous les deux.

VIVRE À LA CAMPAGNE

Pierre et Odette vivent en retrait du monde, dans une maison isolée. Ils auraient bien aimé y passer des jours tranquilles, loin des bruits de la ville et du brouhaha des labeurs encombrants. Mais bon. Cette situation de départ paraissant trop simple à l'auteur, il lui prend l'idée de forcer un peu la note et de faire basculer ce roman, assez près d'un réalisme convenu, du côté de la science-fiction avant de s'encombrer de fantastique : « Ils le sentaient sans se l'avouer, ils étaient tous deux prisonniers de cette maison perdue dans l'espace. Cette maison sans enfant et sans voisin qui dérivait à chaque instant du jour et de la nuit et qui les emportait vers une destination inconnue. » (p. 50) C'est que Pierre, dès qu'il sort de chez lui, se retrouve dans le cosmos entre les planètes et les étoiles. Que voulez-vous, j'ai un peu de difficulté à entrer de plain-pied dans un roman qui présuppose qu'on contourne une planète quand on va au dépanneur :



MAURICE HENRIE

Pierre prit la liste qu'elle [Odette] lui présentait, enfila son blouson et se retrouva dehors. [...] Il bifurqua vers la gauche et disparut au coin de la maison. Pourquoi à gauche? se demanda Odette. L'épicerie est à droite.

Il poursuivit son chemin, passa tout près de Vénus, frôla Mars et se dirigea droit sur Saturne, en traversant avec précaution la grande ceinture d'astéroïdes [...] (p. 65)

C'est là que le bât blesse. Maurice Henri n'a en rien changé les termes conventionnels du propos pour l'adapter à une situation fictive. Ainsi, on sent le faux et le trafiqué à chaque page. Soit! Quand on vit à la campagne, on se promène entre ciel et terre, on est envahi par un sentiment d'échange avec le cosmos, paraît-il...! Mais il



Maurice Henrie
Le Chuchotement des étoiles
parole
Éditions



HUGUES CORRIVEAU

ne suffit pas de dire : je marche « entre » les étoiles pour qu'on ne saisisse pas d'emblée qu'il s'agit alors de marcher « sous » les étoiles.

Comme si cela n'était pas suffisant, il faut assister à l'apparition périodique d'un masque à l'amabilité douteuse dans un coin de la chambre de Pierre, masque que voit sa fille Paule, quand celle-ci lui rend visite, alors qu'Odette ne le voit pas ni leur fils Robert. De délabrement en effritement, les choses empirent jusqu'à ce que la pauvre Odette meure d'une sénescence accélérée, perte qui obligera Pierre à retrouver la ville, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus et qu'il aille se perdre dans le chemin des étoiles, suivant la file des âmes errantes.

Maurice Henrie aurait sans doute pu mener à bien sa réflexion sur la solitude et les sollicitations de la vie en accordant moins de place à ces métaphores encombrantes et futiles. Mais disons que les personnages y sont sympathiques et que leur questionnement est d'importance.

☆☆

Gaston Théberge, *Béatrice Québec 1918*, Montréal, Triptyque, 2007, 192 p., 19 \$.

Promenade dans Québec

Sous le feu des soldats, deux sœurs en émoi.

Le premier roman de Gaston Théberge, spécialiste des vignobles bourguignon et médocain, chroniqueur de vin, distille l'ennui et s'engluie dans les répétitions sans fin, les descriptions interminables et sans grand intérêt. J'atténuerai ce jugement très sévère en reconnaissant que *Béatrice Québec 1918* est si bellement écrit qu'on se croirait dans une prose un peu fanée, de la sorte si joliment tournée qu'il nous fait plaisir, parfois, de nous y laisser porter par son rythme lancinant, et si lent, et si lent.

ELLE L'AIME, ELLE LE CHERCHE

En fait, tout ce roman tient dans quelques scènes seulement. Antoinette a treize ans quand les événements, qui vont mener à la mort de sa sœur Béatrice, surviennent. Elle a quatre-vingt-dix ans quand on lit, au passé, le premier chapitre qui introduit au malheur. Dès le second, c'est sous la plume de la jeune Antoinette de treize ans que nous seront contées les choses. En fait, la grippe espagnole sévit. Mais le dimanche de Pâques 1918, Béatrice décide qu'elle et sa sœur iront à Québec quoi qu'il advienne. Son vœu le plus cher est de retrouver son grand amour, Charles. Or, les émeutes contre la conscription qui ont eu lieu à Québec ces jours-là vont les happer toutes les deux. Et ne nous seront épargnées aucune marche dans aucune rue, aucune course, aucun ralenti. Vraiment, on accompagne les deux personnages, nous-mêmes essoufflés de tant devoir marcher et



courir. Et on décrit ceci et cela, avec une minutie sans pertinence. Un paragraphe commence-t-il par : « J'avais beau marcher rapidement à m'en essouffler [...] », le suivant commencera fatalement par : « Je ne sais plus pendant combien de temps Béatrice et moi avons marché [...] » (p. 57) S'agit-il d'effleurer des sentiments, un paragraphe débutera par : « Tout ce que je pouvais voir ou savoir m'intimidait [...] », et inmanquablement le suivant débutera par : « J'étais affreusement troublée, gênée [...] » (p. 60)

ELLE LE PERD, ELLE EN MEURT

Seule, avouons-le, la charge des cavaliers de l'armée contre la foule est magnifiquement décrite et parvient à soulever notre intérêt. Quant au reste, nous aurons eu droit au voyage en voiture de Charlesbourg à Québec, à l'arrêt pour manger. Nous aurons eu droit au tour de quartiers de Québec et au retour à la maison pour un souper qui n'en finit plus d'être décrit, comme s'il s'agissait là d'un point essentiel. On aura droit également au retour à la maison du rang Saint-Pierre après que les sœurs ont su que le beau Charles a été arrêté par deux *spotters*. L'aînée va dépérir, souffrir et mourir, quand elle aura appris la mort au front de son amoureux.

☆ 3/4

Robert Gagnon, *La mère morte*, Montréal, Boréal, 2007, 272 p., 22,95 \$.

Et si on s'envoyait en l'air

Ou l'art de gérer son temps pendant ses colloques.

Ce roman met en scène des professeurs d'université qui se détestent, mais qui se rencontrent inévitablement dans des colloques à l'étranger et qui, inévitablement, baisent tout de même ensemble.

L'HISTOIRE

Ça débute par une partie de jambes en l'air entre François et Simone, une des plus détestées entre toutes. Or, Simone était la directrice de thèse d'un certain Gabriel qui a coulé sa soutenance à cause d'un jury dirigé justement par François. Le petit s'est suicidé. Ce dernier avait une relation amoureuse avec Bernard qui déteste François. Mais ce qu'il faut savoir, c'est que la maman de François s'appelait Rosemarie, que cette dernière avait une relation charnelle avec son patron d'alors, ce qui fait que le suicidé Gabriel était, en fait, le frère de François. Vous me suivez toujours? Maman morte, on peut continuer à vivre. Mais voilà, la secte des Derniers Frères esséniens de Jésus vont ressusciter maman, question que François croie à la vie éternelle. Ce dernier décide de se tuer à son tour pour aller rejoindre sa créatrice dans le saint ciel. On l'en empêchera, évidemment. Et il apprendra que la maman « morte-ressuscitée » est en fait sa propre fille. Vous suivez toujours? Mais entre-temps, on a rencontré un confrère qui se travestit, on ira aussi à l'Abel



UNE GRAVE LEÇON

L'auteur a sans doute été poussé à écrire cette histoire afin de permettre à une jeune fille du début du vingtième siècle de réfléchir sur les choses de la vie et la cruauté de leur découverte :

Les émeutes de Pâques 1918 à Québec n'ont certes pas l'importance ni l'ampleur de ces grands événements du vingtième siècle marqué de l'infinie cruauté humaine, issus de la volonté obsessionnelle de domination qui a prévalu telle une norme absolue, comme lors de tant d'autres événements insensés survenus pendant ces années. Mais la cruauté et la volonté de domination sont les assises de toutes les guerres des hommes et les découvrir fut pour moi un choc qui m'ébranle encore. (p. 140)

On aurait aimé être troublé également, et un peu moins impatienté par les manies de l'auteur.

Club, un bar gay du village gay, et dans un club échangiste de Paris. En fait, si vous vous perdez, ce n'est pas grave. L'intérêt du livre ne tient pas à ces méandres.

LE SEXE, QUAND IL NOUS TIENT



ROBERT GAGNON

La critique a été dans l'ensemble assez unanime pour louer la précision et l'audace érotiques de ce second roman de Robert Gagnon (après *La thèse*, prix Robert-Cliche 1994). Quant à moi, je dirais que c'est dans sa forme souple et dans le dynamisme de l'écriture que se déploie le talent sans conteste de l'auteur. Quant à son aspect strictement érotique, n'étant pourtant pas bégueule, j'ai au regard de cet aspect de sérieuses réserves, à cause de l'incontournable et fatale misogynie qui semble le lot ou le sort de ce genre de roman, dès lors qu'on met en vis-à-vis un homme en rut et une femme, objet de tous les désirs. Ciel, que cela peut devenir lassant, toutes ces blagues usées! Le héros est professeur dans une université, il a des étudiantes, l'auteur lui fait dire à propos de l'une d'entre elles : « Elle était brillante, jeune et bien proportionnée. » (p. 55) BIRRRHH!! Et d'ajouter, avec une suffisance sans fond : « Qu'elle se soit amourachée de moi n'étonne donc pas. » Et comme s'il avait peur qu'on n'ait pas compris, il précise : « [...] une jeune étudiante brillante et surtout bien proportionnée. » (p. 55) Que diable est-il utile à l'auteur d'aller patauger dans ces clichés?

ET DES CALEMBOURS

Ledit professeur d'affirmer de surcroît raconter les choses « sans vouloir user à outrance de calembours ou de z'yeux de mots [...] » (p. 14) [précisons qu'en l'occase, il baise sa consœur qu'il regarde avec concupiscence]. Pourtant, le narrateur ne dit-il pas de Simone, la madame baisée, qu'« elle était reconnue désormais comme la fable de la Grenier qui voulait se faire plus grosse que Brébeuf » (p. 16)? Ne subit-on pas ce dialogue : « — Tu ne te paies pas un peu ma gueule? / — Ça m'amuse... gueule. » (p. 22) Un protagoniste se rappelant une promesse de bon vin et voulant quitter les lieux d'une rencontre, ne demande-t-il pas : « Quant à vous, dois-je vous rappeler que vous m'avez promis de me chanter la pomme... rol. » (p. 85) Et les dernières pages sont, à cet égard, à pleurer. Bref, ce roman, malgré ses qualités, a largement de quoi tomber sur les nerfs.